
Nathalie Mège

Traduire les littératures de l'imaginaire

Le 4 novembre 2004, le festival Utopiales, à Nantes, organisait une table-ronde réunissant plusieurs récipiendaires du Grand Prix de l'Imaginaire catégorie traduction* : Jean-Daniel Brèque, Pierre-Paul Durastanti, Michel Pagel et moi-même, Nathalie Mège, devant une assistance nombreuse assez inespérée en ce jeudi.

Après la traditionnelle séance de pédagogie express sur notre métier, on enchaîne sur la question « sourcier ou cibliste ? » appliquée aux littératures de l'imaginaire (que nous désignerons ici par l'abréviation SFFF pour plus de commodité). Le sujet a longtemps constitué le cheval de bataille de Jean-Daniel Brèque, ex-responsable des traductions de la revue *Galaxies* et auteur d'un article expliquant les choix qu'il avait été amené à faire lors de son travail sur un texte de Stephen King. Il estime que son raisonnement cibliste de l'époque ne serait plus le même aujourd'hui, la tribalisation actuelle de la société faisant qu'on ne sait plus à quel public on s'adresse ni quelles sont les références culturelles du lecteur.

Pour Pierre-Paul Durastanti, ce décalage temporel vaut aussi pour les choix formels que l'on est amené à opérer : on ne peut pas déceimment tout traduire « dans un style littéraire consciencieux et soigné » comme l'exigent encore certains contrats. Là où un Robert Silverberg tourne des phrases « à l'européenne » qui peuvent être retranscrites quasiment mot pour mot et dont la structure peut être conservée telle quelle, Dick perd son identité si on lui colle de jolies formules ou qu'on relève son niveau de langue.

Avec les SFFF, on est en général dans le non-mimétique, dans un monde où il y a quelque chose en plus (la magie, l'espace...). D'où la nécessité, pour peu qu'ils soient signifiants, de traduire jusqu'aux noms de lieux et de personnages. Je donne alors l'exemple de *Perdido Street Station*, Grand Prix

de l'Imaginaire 2004 du roman étranger, qui n'aurait été apprécié que de quelques *happy few* si l'on y avait conservé les 350 patronymes et noms de lieux anglais sans transposer leurs nombreuses allusions. De son côté, depuis certaine mésaventure, Jean-Daniel Brèque préconise la constitution systématique, dès l'apparition du premier néologisme ou terme pointu, d'un glossaire spécifique à chaque roman ou série. (Assentiment général.)

Michel Pagel souligne qu'il existe bien sûr des difficultés propres aux SFFF, et notamment à la *hard science*. Cette branche de la SF dans laquelle le problème scientifique et sa résolution sont indispensables au déroulement de l'intrigue demande de maîtriser un vocabulaire de pointe qui implique quantité de recherches. Pierre-Paul Durastanti cite une formule de la regrettée Elizabeth Gille à l'époque où elle dirigeait la collection Présence du Futur : « Le meilleur ami du traducteur, c'est le carnet d'adresses ». Autrement dit, on se doit de connaître des gens que l'on respecte et qui vous respectent, qui ont des domaines de compétence très fins... et que l'on invitera à dîner au restaurant pour les remercier de leur aide. Malgré les miracles accomplis par l'ordinateur, Jean-Daniel Brèque souligne les limites d'Internet dans le domaine de la recherche du vocabulaire scientifique : on y trouve des réponses, mais pas toujours les bonnes...

Lorsqu'en plus de cet aspect technique fouillé, on a affaire à un texte littéraire exigeant, la SF devient donc avec la poésie le genre le plus difficile ET le plus mal payé qui soit dans le métier... Il n'est que de comparer la rémunération proposée en moyenne par les éditeurs ou collections SFFF avec les chiffres des enquêtes ATLF. Pierre-Paul Durastanti conclut que pour s'en sortir, l'idéal est d'alterner œuvres faciles (pour manger) et difficiles (pour le plaisir, pour la bonne cause). Car dans les SFFF aussi, comme dans la « litt'gèn' », on devient souvent traducteur par vocation.

Les rapports entre écriture et traduction constitueront le dernier point de cette table ronde. Je rebondis sur la dernière remarque de Pierre-Paul Durastanti pour dire que c'est quand un mauvais livre se présente, quand nos capacités créatrices ne sont pas assez sollicitées, que l'écrivain frustré se réveille en nous... Il arrive que l'on demande au traducteur d'améliorer le texte, ce qui peut devenir un plaisir – voire un apprentissage d'écriture supplémentaire. Tous les participants signalent qu'il leur arrive (avec l'accord de l'auteur) de corriger erreurs factuelles ou calculs ratés, tant il est vrai que, globalement, dans les SFFF, l'idée doit être « carrée ». Pour autant, on ne devient pas créateur d'idées parce qu'on en traduit : cette inspiration-là est, pour Jean-Daniel Brèque, l'apanage de la démarche d'auteur.

En tout cas, pour Michel Pagel, célèbre en tant qu'auteur dans le milieu SFFF où il a remporté de nombreux prix (on compte presque autant de romans

sous son nom que de traductions, une trentaine dans chaque cas), « c'est le traducteur qui fait manger l'auteur ». Pas question pourtant de sortir de l'univers d'un autre écrivain pour entrer dans le sien au cours d'une même journée : « c'est même plutôt : je traduis pendant plusieurs mois d'affilée, ce qui me permet d'en passer ensuite d'autres à écrire, c'est-à-dire à ne rien gagner ».

Voilà qui renverse le paradigme d'un soi-disant antagonisme entre SFFF françaises et traduites. Pierre-Paul Durastanti, (par ailleurs co-responsable éditorial des éditions du Béliar) explique que si les éditeurs publient beaucoup d'anglo-saxons, c'est tout bonnement parce que ces derniers se vendent mieux malgré un coût plus élevé. Cela dit, Michel Pagel a-t-il l'impression de se tirer dans le pied quand il traduit du Peter Straub ? (Dénégation vigoureuse quoique silencieuse de l'intéressé.) C'est donc à plus d'un titre que les auteurs étrangers vendeurs permettent d'éditer des Français...

Le débat se conclut sur deux constatations : le public SFFF a changé de mentalité. Aujourd'hui, au grand dam des libraires spécialisés, les lecteurs sont des consommateurs qui « veulent leur dose » de choses connues. Fini, la curiosité dont faisait jadis preuve l'amateur de SFFF. Traducteurs et éditeurs vont devoir trouver le moyen de l'éveiller... Tout en sachant qu'on ne peut pas aller *contre* la tendance du public.

Merci à Luc Carissimo pour son assistance technique.

(*) Désormais baptisé Prix Jacques-Chambon en l'honneur de l'éditeur et traducteur prématurément disparu.